Petr Král

Poèmes

Petr Král, né le 4 septembre 1941 à Prague, vit à Paris depuis 1968. Poète et promeneur, également auteur d'essais et de traductions. D'un surréalisme tardif et ironique, qu'il pratique à Prague au sein du groupe UDS, il évolue vers une poésie de « métaphysique quotidienne ».

Principales publications en français : *Christian Bouillé* (essai, Joseph Kerckerinck 1979), *Le Surréalisme en Tchécoslovaquie* (étude et anthologie, Gallimard 1983), *Le Burlesque* ou *Morale de la tarte à la crème*, *Les Burlesques* ou *Parade des Somnambules* (essais, Stock 1984 et 1986), une anthologie de la poésie tchèque moderne parue comme numéro spécial de la revue « Liberté » (Montréal 1983, n° 149) et deux recueils de poèmes : *Routes du Paradis* (Pierre Bordas et Fils, 1981), *Pour une Europe bleue* (Arcane 17, 1985 ; Prix Claude Sernet 1986).

A paraître prochainement : un choix de poèmes de Jaroslav Seifert, Prix Nobel de littérature 1984, établi et traduit par Petr Král et par Jan Rubes.

MATIÈRE DES FLEURS

Les nuages poussent hors du cercle leur poids de nuages,
c'est l'aube, le fer retrempe rouge et glacial dans les cendres,
les dieux claquent des dents, nous naissons encore,
muets.

Crissement de graviers, mâchoires, sous le vert
des robes. Le vide pousse dans les branches. A l'étal du monde
l'albâtre du muscle infâme, prospère.
Allons et venons, lents rois, notre buste reluit vif dans les tournants, une vraie
planète ; enfin la foudre immobile nous pend dans les feuilles brûlées.

Nos mères, douce armée ; dès maintenant l'éloignement des jupes
dans la tiède agitation des fanions. Au loin, pourtant,
la moiteur moelleuse du miel est baume, lumière. Aux pleurants répondre que
le paysage reste dur, comme l'abolement des motos
sortant du canon increvable des forêts. La pierre des frontons, non vaincue,
maintient l'inepte sourire par-delà le crépi des clartés.

IL A PLU CET APRÈS-MIDI

L'infatigable vieux

Bach. Le travail implacable, exact, de tons, de lueurs et de brins livides. Comme ils se dressent, et encore ; comme ils habillent le nu de la planète. (Là-bas, dans la rue, il ne fait que pleuvoir, tomber ; couloirs suspendus et déserts pour des passants sans lampe.) — Vous l'ignorez. Dans la cuisine assombrie vous régniez toujours, levant d'une main ferme la clarté blanche de la nappe, de ma chemise à repasser ; rien qu'un étonnement sans surprise. La musique n'est pour vous que l'instant, soulevé sans vaines questions par une vague de la radio que confirme soudain — comme par inadvertance — un fragment de chant. Sous l'ordre strict de la blouse, votre peau, neige secrète rajeunie de vapeurs savonneuses, mélange discrètement un halètement d'anges fébriles à l'effondrement des années dans ces ombres mates, derrière la vitre.

POMPÉI, FIN D'ÉTÉ

A ma mère

Une maison qui, comme les autres,
n'enferme que son désert.
Non sans mémoire, pourtant ; sans quelques échos, peu insistants,
de ce qui aurait pu être : le tintement somnambule des couverts dans le tiroir,
comme en écho d'un train lointain,

le grelottement des petits boutons de roses
dans la blancheur du mur, jadis
papier peint.
Parfois même un geste, soudain presque intime,
quand nous transportons la lampe par le désert du couloir, l'allumons sans
parler
et nous penchons, presque, sur la plaine du drap
comme sur l'or secret d'un territoire, presque
de retour.
Nous éteignons ensuite ; à nouveau un domaine incertain, livide, s'ouvre pour
moi
dans la vague lunaire, offerte, de la peau
distrainment ridée de froid. A tâtons j'entre quelque part en toi
par une touffe humide, avide, de nuit âpre. Dans le pâle reflet d'un réverbère,
depuis la rue,
affleure aussi la lune, et avec elle, dans cet air frissonnant de cimetière, peut-
être même le leurre apaisant
d'une odeur de tilleuls. — Les gens d'ici, sussurait discrètement le coiffeur
près de l'oreille
et en face, dans le timide miroir, les gens d'ici sont à jamais méfiants, je n'ai
jamais réussi à savoir
pourquoi. Et je vis parmi eux depuis la guerre... En effet, seuls le calendrier de
réclame, sur le mur, le petit poêle muet
et la bouteille d'une pommade précieuse, inentamée depuis des années, se rap-
pelaient désormais
le souffle solennel du premier lundi, l'espoir encore intact
d'un premier client. C'est ainsi que, après chaque nettoyage du samedi,
la cuisine vide semble encore lustrée, dans son silence serein,
jusqu'à la fraîcheur des jeunes jours et des voix claires du jardin
au début des vacances ; de l'ange qui, sans y penser, chantait
même en repassant. La fournaise de la cour déserte est toujours la gloire
de midi, la façade obscure de la maison voisine est l'immobile
minuit. Les cerises gonflées à craquer de sang noir
font toujours gronder le tonnerre sur la surface nue
de l'instant, luisante encore faiblement de l'éclat
d'une nappe en toile cirée. Parfois, lorsque nous ouvrons soudain la porte
d'une chambre
qui, dans le souffle calme de l'après-midi, nous semble repoussée vers la marge
clignotante de l'été,
un embarras frais s'éteint encore dans la pénombre
comme en pleine montée de nouvelles erreurs ferventes. Cette journée aussi
sera donc
sans orage ; à nouveau le chat dévoué l'aura passée
entre les pattes de la chienne qui, quelques instants plus tôt,

l'écartait brutalement de son bol. J'entrerai en toi, dans l'obscurité, quelque part vers un centre lointain, pour ensuite, à tes côtés, passer infailliblement la nuit à rêver d'elle, l'autre. Quelque chose en toi s'ouvre pour moi, à part le silence enfermé dans la pièce voisine, sur la scène principale. — Rien ne manquait, le soir, pendant la promenade dans un parc déjà sombre :

la bordure calcinée des arbres en marge de la plaine, contre les cendres du ciel, la jubilante fumée des éphémères autour des lampadaires, le vide dans la cage fragile du kiosque s'éteignant au centre du gazon, au bout des regards et du souffle calmé ; ceux qui se tenaient, hagards, près des voitures éteintes et celui qui, fier, montrait dans sa paume, éclairée par la torche, la reluisante pelote de vers fraîchement captés. Rien ne manquait, ni personne ; sauf, peut-être, quelqu'un pour qui tous étaient là, que nul n'attendait et qui seul tardait à venir.

ÉBAUCHE DU CRÉPUSCULE

Sortir : toujours moins cinq
les bolides funèbres des guimbardes bêtes débusquées
contre l'or stagnant des regrets

Encore des villes des voix
avant de sombrer de donner raison au noir
à la face blême de la carrière

Dans le sillage des phares à travers les ruines encore mouillées
les lignes d'un autre récit comme toujours
Et la mer au bout elle-même ravagée et concrète comme un champ livide

Puis soudain au fond du réel encore trouble
les cailloux glacés des lampes brillent déjà
pour rien

LA JOIE POUR FINIR

Rien n'est oublié
l'éclat du métal dure sous la douceur des saisons le marteau-piqueur chasse
l'hirondelle
pour dénuder l'os du jour
les ombres sont voisines des lumières le nickel côtoie la rouille
la feuille morte habite avec l'oiseau
le ciel clair du sol

l'arbre n'est là
pour personne Nos menus secrets font la joie
de l'herbe dévorée de rires
le souffle du vent relance la fuite des contours
les couronnes feuilletées font et défont à plaisir les abris
possibles
la miette volante m'apprend la désinvolture

attendu de loin par la sombre flamme de l'arbuste
alors que l'offensive des ouvriers s'enlise face au jardin
sous le jaune trop lourd des casques

le lâcher du papillon compte plus
que la capture De toute part observé par rien
n'être qu'une brillante erreur dans le paysage

celui qui s'est retourné
reste sans réponse je suis assis là-bas sur le banc vide
l'écureuil avance sans rien raturer

je prononce mal j'entends
toujours
maintenir ouverte la plaie du réel
Beethoven savait
j'embrasse distraitement mais parle clairement
Le temps d'un éblouissement
nous sommes là maintenus par ce qui nous déborde

A l'horizon maintenant les maisons filent comme des bougies

Le vent entretient le feu sous les buissons

TÉMOIN DES CRÉPUSCULES

(extraits)

(Gares)

Fin d'année. Après des semaines, des mois de tâtonnement
à nouveau un silence de vérité, répandu en cercles aveugles, sans fin,
sur les cendres bleues d'une pénombre nue, peu profonde. Le bruissement
tênu d'une feuille tournée distraitemment
pour seul bruit et pour seule mémoire. Propulsés vers les gares, toujours photo-
géniques,
nous allions encore tous exposer le profil
contre le gris glacial des quais ; le décor du monde, dans le dos des furtives
silhouettes,
de nouveau montrait toute l'étendue de l'exil. Les cris des locomotives et des
femmes qui, dans le hall,
se livraient sans valises à leur folie et aux mains des gardes
s'effaçaient vite devant le gris des sacs longeant sans bruit les wagons. Un New
York toujours vierge, attendri par le froid,
montrait les quenottes de ses façades au fond des muscles transis
et à travers les osselets pâles du vieux clavier.

Un instant plus tard, le sombre plafond au-dessus des rails
à nouveau cédait à l'insistance du regard, pour s'épanouir, éclat,
en voûte d'un ciel. Les parents disparus, aux quatre coins du monde,
montaient déjà la garde près de la voie ; quelque part dans une gare lointaine, à
l'avance,
une lampe s'allumait pour nous dans le crépuscule.
Le dernier mot, déjà tu, ouvrait sur le blanc de l'abîme. Dans le souffle seul, à
perte de vue,
le départ s'adouçissait en secret par la tendresse du retour.

(New York)

Pour Sebastian Reichmann

Il n'y avait pas d'abri
hors du flux omniprésent. Qui parlait de poursuivants ? Toutes les rues, sans
faillir, nous menaient jusqu'au port
et à la statue dans la baie, comme elle émergeait toujours, forme blanche et
nue,
au cœur d'un tourbillon de clarté ; vu du bateau qui s'approchait, le ciel d'azur

s'étalait toujours, intact, en tous sens depuis la ville, bien fugitivement rayé, ça
et là,
par le diamant d'une mouette éblouie. Rien ne reculait : le bleu, ridé par le
vent, ne donnait qu'une brève chance à l'or,
le blanc, peut-être, appelait la couleur tue. La clarté métallique de l'air à l'angle
de deux rues, à la charnière de l'ombre, de la lumière,
a frémi à peine de la soie des saxophones. L'or enflammé du solo sur la terrasse
lointaine
appartenait au soleil inconnu comme à tous les bars d'ici, à jamais familiers, à
chacune des silhouettes esseulées qui — en soliste ou à deux —
dissolvaient là, dans le poudrolement rutilant, leur mate destinée,
sans oublier le veston usé. Plus loin, dans une voiture ronronnant à vide, c'était
les mains nues
d'un couple encore sans nom, mises par la musique, soudain, l'une dans l'autre
près de la radio et de ses scintillements verts. Pour l'instant encore hors du
destin
et de la mémoire, dans le dos des familles qui, sans mot dire, traînaient depuis
le bateau
la dot et le cercueil, par la plaine calcinée des années et des crépuscules. Dans
leur dos,
mais non hors de leur portée ; tous, ici, affrontaient chaque matin le jour
nouveau
comme une étendue intacte, prête pour la traversée ;
les bonjours se répandaient sans regret à travers l'espace
pour le rehausser d'un commun éclat. Les murmures des soirées comme la
vague des applaudissements, dans la salle,
étaient là, ensemble, pour célébrer ; le couple éméché s'écartait sans regret du
comptoir
pour nous faire poursuivre la fête à sa place. Quand le jour s'éteignait, un cri
de mouette, une lueur d'avion, une loque de journal fané
levaient une gloire commune loin au-dessus des rues, jusqu'au sommet du
gratte-ciel. Une vue claire suffisait
pour que, à perte de vue, on soit : tout autour, sans fin, les rues offraient dans
leur issue
les cendres des blondes comme le brûlé des brunettes, le buisson mat du jardin
comme, soudain aveuglant, le tesson
pris dans ses branches ; les solistes survivaient au sanglot vain du solo
dans la splendeur commune des blanches jaquettes, dans les feuilles dures et
précises
des ficus ambiants. L'histoire commençait et finissait
par le surgissement du couple dans la porte à tambour, sur le seuil du hall ; par
un tourbillon sans fin de lumières et d'ombres
au croisement des courants d'air du monde et de la nuit qui venait.

(Excursion)

Une fois au bord du lac, l'un avance toujours avant d'autres jusqu'à l'eau grise et tremblante, la touche par des mains soudain timides. Le groupe s'est dispersé : la jeune femme s'attarde avec l'enfant près de la voiture, retenant pour eux seuls les bruyères d'en face ; un autre bifurque soudain, s'éloigne vite de l'eau vers un point aveugle du paysage. En se retournant il verra l'air trembler un peu — presque sourire — entre les fils, les poteaux. Égarés sans nous perdre nous disposons de nous, sans disposer. Déjà celui qui fuyait revient tout fier, armé d'un enviable bout de bois. A nouveau l'étrangeté en nous se reconnaît de loin. Les villes renaissent, murmures, à l'horizon de la peau et de la perplexité sans bornes de l'espace.

(Journaux)

Et de nouveau ce mélange glorieux, doucement assassin, d'un azur soudain clément et de l'or qui fond partout, jusqu'au blanc — Vers qui soupire ? Est-ce Dieu ? Par qui se faire pardonner ? Par maman seule ? Avant l'arrivée des journaux, les boulevards éblouis ne sont qu'une blessure fraîche de l'attente, glorieuse absence de tout événement ; la nuit des corps, pourtant, reçoit déjà dans la lumière de nouvelles ailes de papier frémissant, l'or qui ruisselle dans la poussière des coutures nous ajoute un liséré de tendresse — celle d'autrefois ? — et de l'intimité d'un printemps inconnu. Le prochain angle de rue, un instant, est à nouveau l'inaccessible but d'un cheminement ivre et sans fin ; chaque passant, captif de sa pureté, évite sans peine les autres, comme si, dès maintenant, il voulait juste rendre hommage. Pas de pertes, pourtant. Dans les ruelles voisines, de toute part, la rumeur fait rapidement avancer ses hordes vers le carrefour désert.

POUR L'ANGE

Quand le ciel assombri se fige soudain bas
au-dessus du parc de ses chemins muets
quand déjà on se rend à l'avance d'accord
avec la pluie qui efface les angles de nos cubes les rondeurs
des boules
le silence blanc qui ouvre le gris du jour par une aube soudaine
est le lieu où pénétrer par la plus frêle racine

Dans quelque printemps sur les marches du stade et du soir
la nuit fraîche entrain en toi avec le vent
par chaque ride de la robe par la faille béante de l'ombre
entre les lèvres
Tu te tenais là proche n'appartenant
à personne
dans la nuit plus jeune plus vieille
de ses flottements

A nouveau sentir maintenant sous son poids
du moins cette eau le bruissant courant nocturne
d'un corps vif de ses affolements fervents
connaître le tout dans la fuite
Sur le pont au milieu du silence
rien qu'un tourbillon de cendres

La clarté est ailleurs pierre rendue précise par le froid
déshabillée par l'eau jusqu'à la nudité du fond
parmi les lambeaux de lumière dans les mains des laveuses

Ici juste la vague Même l'ange de pierre à ta place
est flottant se consume insonore
dans le vent
même son blanc se ternit de l'humiliante brûlure
refusé par la fuite du ciel il se fane s'attendrit
en corps S'embellit
de notre blessure

A L'ANGLE

1.

Nous passons, certains fument et la ville elle-même, légèrement voilée de brouillard, semble, en cachette, griller un peu de tabac pour nous tous. Sur la terrasse du bistro est assis un fiston pâle et bouffi ; l'appareil à l'oreille, il écoute attentivement le silence, la surface lunaire où il se soulève, s'enfle en bulle d'air. Pour qui, vers quoi s'est si gracieusement cabrée la belle en cavale ? Ailleurs dans les coulisses écaillées de la ville, dans la pénombre enfermée dans ses bâtisses, on expose des tableaux qui, doucement, prennent de l'âge.

2.

Toujours l'été. Avant qu'on n'arrive à l'angle, la nuit tend ses pièges : la vendeuse de cigarettes, bien sûr, au comptoir du dernier tabac. Le Sud persiste à lui dessiner les sourcils avec un fusain noir — et la peau, sous le néon, pâlit déjà en ardoise, coite même sous la montée de la chaleur qui émane d'elle, à la rencontre du sommeil, comme de la porte entr'ouverte de la cuisine qu'on aère. Et devant le café, à l'angle, des tables se serrent déjà peureusement sur des tables, comme avant un proche déluge.

3.

De nouveau traverser ; sans se retourner, passer la chaussée grise comme le fleuve du temps un instant calmé. En vis-à-vis, auprès de tables lavées, une rangée de chaises libres ouvre grands vers nous les bras vides. Un vieil homme enlève ses lunettes et, au seuil du café, déchiffre une fois de plus, avec soin, les promesses du menu. L'autre, devant la bouche du métro, ne fait plus qu'appuyer son bras, d'un geste définitif, contre le verre et le centre innommé du plan urbain.

4.

« Loto sauve un couple de chômeurs », soutient le journal
dans le kiosque, par un gros titre qui, gris, glisse distraitemment en bas, de la
page bruyante
vers le silence du trottoir.

Le métisse endimanché sur le seuil du passage
n'a rien à sauvegarder : l'œil amoché nonchalamment recouvert d'un panse-
ment, un mètre de tailleur noué autour du cou
lui suffit parfaitement comme écharpe, pour séduire l'inhospitalière
journée.

5.

Comme las de distinguer, le soleil, roi abruti,
inonde tout d'une seule bave d'or :
le flambant nickel de la moto garée
et les blancs ânonnements des mottes de plâtre, des fientes, dispersées
alentour ; le rouge et blanc strident du bâton comme le tas de sable où il se
dresse, coq,
parmi l'or grenu de cuisses, de statues engouffrées. (Pitié
pour nos maisons.) Ceux qui vont et viennent ajoutent encore leur cri, déjà bu
par l'ombre dans un pli de l'argile humide, d'une jupe
indifférente. (A l'ange du rêve, toujours,
merci du sourire de sœur fêlée.) Les derniers crimes, eux, se vendent tout seuls
à la une des journaux offerts — trop tard — aux rayons
derrière la vitre du kiosque désert.

6.

La salle du café, presque vide, s'étend dans la nuit plus loin
que la terrasse, jusqu'au bord du trottoir ;
le serveur est sorti là avec sa cigarette. Quelque part, dans une mansarde
déserte, pend pour lui un gris
pardessus, un costume aux souvenirs fanés,
l'espace exigü d'un lit, d'un miroir
l'attend au retour. Mais pourquoi donc s'empresse de nourrir
le piège sec de la loge ? Lui n'habite que la scène,
cet asphalte humide, ouvert à perte de vue aux éclats, à l'étendue de la nuit
où maintenant il jette longuement, de sa marge, l'incandescent mégot, comme
sonde
et comme signal.